

CINÉ-CLUB
*Jacques
Becker*

SAISON 2021-2022

3



THÉÂTRE BERNARD BLIER / PONTARLIER

SÉANCES À LA CARTE

CARTE D'ADHÉSION (obligatoire) : 1 €

valable pour toute la saison 2021/2022

Cette carte d'adhérent vous permet d'acheter des tickets individuels pour :

1 SÉANCE PLEIN TARIF à 5 €

1 SÉANCE TARIF RÉDUIT à 1,50 €

(- de 18 ans, carte Avantages Jeunes, personnes handicapées et allocataires du RSA)

ou une CARTE "3 SÉANCES" à 13 €

CARTE D'ABONNEMENT ANNUEL

NOUVEAUX TARIFS / Carte nominative valable de Janvier à Juin 2022

Jeune public : 18 €

(-18 ans, étudiants et carte Avantages Jeunes)

Adulte : 60 €

Senior (+ de 60 ans) : 45 €

Couple : 105 €

Entrée gratuite pour les demandeurs d'emploi sur présentation d'un justificatif.

Rédaction :

Romain Daddi, Patrick Colle

Conception graphique : La Petite Graphisterie

Impression : L'Imprimeur Simon, Ornans

Couverture : *Sorry, we missed you*

Projectionnistes :

Hervé Daviot, Emmanuel Débois

Le ciné-club Jacques Becker est une association culturelle créée en 1960.

Elle est subventionnée par le CNC, le Ministère de la Culture – Direction

Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, la

Région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs, la Ville

de Pontarlier et le Fonds pour le Développement de la Vie Associative.

CINÉ-CLUB JACQUES BECKER

2 rue du Bastion | 25300 PONTARLIER

03 81 69 12 63

cineclubjacquesbecker@orange.fr

www.ccjb.fr

Dans le but de réduire les risques de transmission de la Covid-19, l'accès à ce lieu nécessite la

PRÉSENTATION D'UN CERTIFICAT SANITAIRE

Certificat dans
TousAntiCovid Carnet



Certificat
sur papier

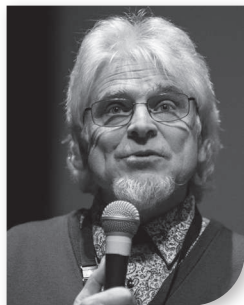


OU

Préparez un justificatif
d'identité, en complément du
certificat sanitaire



La conformité du certificat sera vérifiée à l'entrée selon les règles sanitaires en vigueur.
La vérification ne permet ni d'avoir accès, ni de stocker vos données médicales.



EDITO, EDITO ... OMÉGA-VIRUS ?

PAR PATRICK COLLE, Président du Ciné-Club Jacques Becker

A première vue cet éditorial est remis entre vos mains juste après le passage à l'an 2022, estampillé omicronien ou peut être pas ...

La bienséance voudrait que l'on se souhaite une année de bonne santé, de concrétisation de nos rêves, etc. Foin d'une hotte de vœux cérémonieux et de coutume, sans grand accomplissement, si l'on relit les enchainements des janviers des années précédentes.

De plus les urnes de ce proche printemps nous offriront un(e) capitaine, connu(e) ou moins connu(e) et que nous espérons à tout le moins amoureux(se) du 7ème Art, seul objectif existentiel de ce bulletin-vitrine du Ciné-Club Jacques Becker.

Après avoir perdu quelques spectateurs suite à une année 2021 quelque peu chaotique, nous sommes heureux de vous faire part d'une entrée cinématographique en 2022 avec un programme de voyages (sans passage d'aéroports...), à la hauteur de notre espérance !

Pour illustrer cet itinéraire, nous vous invitons à la rencontre des abeilles macédoniennes (HONEYLAND de Tamara Kotevska), du cosmos (pas moins avec PROXIMA d'Alice Winocour), la Centrafrique (avec CAMILLE de Boris Lojkine), Lyon et la France catholique face au scandale de la pédocriminalité (avec GRÂCE À DIEU de François Ozon), le Liban (Beyrouth plus précisément avec L'INSULTE de Ziad Doueri), la Russie (avec IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST de Larissa Sadilova) et enfin l'Angleterre (A Newcastle avec SORRY, WE MISSED YOU de Ken Loach).

Nous cultivons notre vocation à maintenir ouverte notre salle obscure, parce que l'écran y brille d'une lumière à entretenir, avec des émotions à partager, entourés de vies intenses sur l'écran et dans la salle.

Il s'agit donc d'une nouvelle envolée, devant une toile animée, devant un spectacle à vivre tous ensemble, en croisant nos doigts (et non pas nos bras) pour que tout se passe bien et qu'un minimum de conditions encadre l'accès à la salle Jean Renoir.

Sans votre soutien, sans votre présence active et chaleureuse, nous ne pourrions poursuivre l'aventure du CCJB qui entame cette année sa 62ème année d'existence, ce qui ne signifie absolument pas sa mise à la retraite !

Vite, retrouvons-nous, pour vivre ensemble un cinéma de résistance !



MARDI 04.01.2022
18:30 & 20:45



HONEYLAND

TAMARA KOTEVSKA
et LJUBOMIR STEFANOV

MACÉDOINE . 2019 . 86 min. VOSTFR

Hatidze est une des dernières personnes à récolter le miel de manière traditionnelle, dans les montagnes désertiques de Macédoine. Sans aucune protection et avec passion, elle communique avec les abeilles. Elle prélève uniquement le miel nécessaire pour gagner modestement sa vie. Elle veille à toujours en laisser la moitié à ses abeilles, pour préserver le fragile équilibre entre l'Homme et la nature.

GRAND PRIX DU DOCUMENTAIRE AU
FESTIVAL DE SUNDANCE 2019

SCÉNARIO : Tamara KOTEVSKA et Ljubomir STEFANOV
MONTAGE : Atanas GEORGIEV
IMAGE : Fejmi DAUT et Samir LJUMA
SON : Rana EID
MUSIQUE : FLOTIN

INTERPRÈTES :
Hatidze MURATOVA, Nazife MURATOVA,
Hussein SAM, Ljutvie SAM, Mustafa SAM,
Muzafer SAM, Veli SAM

*Au-delà des monts
érodés ou luttant l'héroïne,
les réalisateurs nous
plongent, avec ce
documentaire, dans une
fresque poétique, humble
et rythmée.*

L'HUMANITÉ

Note des réalisateurs

L'histoire d'HONEYLAND commence bien avant que les humains n'occupent la région, mais notre récit débute avec ses deux dernières habitantes : Hatidze et sa mère Nazife. Tout comme les abeilles ouvrières passent toute leur vie à s'occuper de la reine qui ne quitte pas la ruche, Hatidze a consacré sa propre vie à prendre soin de sa mère, paralysée et aveugle, incapable de quitter sa cabane délabrée. Le film a pour cadre une région surnaturelle, hors du temps, qui n'existe pas sur les cartes et qui n'est pas accessible par les routes habituelles, et qui n'est pourtant qu'à 20 km de la grande ville la plus proche. Les familles y parlent un ancien dialecte local turc. Par conséquent, le film est conduit par la narration visuelle plutôt que par les dialogues ; on appréhende les personnages au travers de leur langage corporel, de leurs relations et de leurs émotions. Cette communication visuelle et viscérale permet au spectateur de se sentir plus proche des personnages et, surtout, plus proche de la nature. Elle

nous permet également de ressentir que en tant qu'humains nous sommes simplement une espèce parmi tant d'autres, également affectée par les changements de notre environnement. Le Protocole de Nagoya, adopté par la Convention sur la diversité biologique des Nations Unies, est entré en vigueur en 1993 et a établi des recommandations globales concernant l'accès aux ressources naturelles. Son objectif était de promouvoir un partage juste et équitable des bénéfices entre les pourvoyeurs de ressources – terres, plantes, animaux – et leurs utilisateurs – les humains. La diversité génétique, ou biodiversité, permet aux populations de s'adapter aux changements environnementaux et au changement climatique, contribuant ainsi à la conservation et à la durabilité des ressources. Dans le film, la crise du miel permet de montrer le risque que l'on prend lorsqu'on ne tient pas compte de ces protocoles et que l'on perturbe ce respect de la biodiversité. L'histoire d'Hatidze est un microcosme, qui montre à une échelle plus large à quel point la nature et l'humanité sont intimement liées, et combien nous risquons de perdre si nous décidons d'ignorer ce lien fondamental.





MARDI 11.01.2022
18:30 & 20:45



PROXIMA

ALICE WINOCOUR

FRANCE . 2019 . 107 min. VOSTFR

Sarah est une astronaute française qui s'apprête à quitter la terre pour une mission d'un an, Proxima. Alors qu'elle suit l'entraînement rigoureux imposé aux astronautes, seule femme au milieu d'hommes, elle se prépare surtout à la séparation avec sa fille de 8 ans.

SCÉNARIO : Alice WINOCOUR et Stéphane BRON

MONTAGE : Julien LACHERAY

IMAGE : Georges LECHAPTOIS

SON : Pierre ANDRÉ, Valérie DELOOF et Marc DOISNE

MUSIQUE : Ryūichi SAKAMOTO

INTERPRÈTES :

Eva GREEN (Sarah Loreau)

Zélie BOULANT-LEMESLE (Stella)

Matt DILLON (Mike Shanon)

Alexei FATEEV (Anton Ochievski)

Lars EIDINGER (Thomas)

Sandra HÜLLER (Wendy)

PRIX SPÉCIAL DU JURY AU FESTIVAL
INTERNATIONAL DU FILM DE SAINT-
SÉBASTIEN 2019

*Une oeuvre émotionnelle,
brillamment documentée
sur un univers peu
montré au cinéma, qui
traite de la filiation sous
un angle original.*

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

TÉLÉRAMA

Un film spatial original, où l'intime prime sur le spectaculaire.

LES CAHIERS DU CINÉMA

Le refus affiché du spectaculaire ainsi que la simplicité désarmante de la trame, qui repose presque entièrement sur cet éloignement progressif entre une mère et sa fille, en font un ovni parmi les films du genre.

TROIS QUESTIONS À

Alice Winocour

D'où est venue l'envie de **PROXIMA**, projet singulier et ambitieux dans le contexte du cinéma français ?

Depuis toute petite, je suis fascinée par le monde de l'espace, mais c'était plus une attirance poétique, un peu abstraite. Puis j'ai commencé à investiguer ce monde et j'ai été littéralement happée. J'ai commencé à rencontrer des entraîneurs qui préparent les astronautes, j'ai visité des lieux d'entraînement et j'ai pris conscience de la somme de travail et des années nécessaires pour apprendre à se séparer de la Terre. Le cinéma a peu montré cela. Dans les films les problèmes arrivent dans l'espace pas sur terre, mais la plus grande partie de la vie des astronautes est la préparation. Parfois certains ne partent jamais.

Comme pour chacun de mes films, je suis d'abord attirée par un univers et en chemin, je me rends compte que ce qui m'a poussée vers ce monde est lié à quelque chose d'intime. Pour parler de moi, j'ai besoin d'aller vers des mondes très lointains. L'intime ici, c'était le rapport entre mère et fille, ayant moi-même une fille de 9 ans. Je voulais explorer le processus de séparation entre une mère et sa fille, qui résonnait avec la séparation entre l'astronaute et la Terre.

Pourquoi avoir fait le choix d'une **astro-naute femme** ?

Mon désir principal était de montrer une

super-héroïne et une mère, dans le même corps. Le cinéma ne représente pas souvent ces deux états dans un même corps, comme si héroïne et mère étaient incompatibles. Les super-héroïnes sont toujours détachées des questions de maternité ou de féminité quotidienne. Une femme de la NASA m'a dit que son meilleur enseignement pour devenir astronaute avait été d'être mère ! Parce qu'une mère accomplit de multiples tâches en même temps. Une entraîneuse de l'Agence Spatiale Européenne, m'a confié que les astronautes hommes sont très fiers de parler de leurs enfants alors que les astronautes femmes ont plutôt tendance à cacher qu'elles sont mères comme si elles craignaient que ça les décrédibilise. Il y a cette idée dominante, qui est une construction sociale, selon laquelle la responsabilité d'un enfant incombe plus à la mère. C'est la question féministe évoquée dans le film, montrer qu'une femme peut être à la fois une mère et une professionnelle de haut niveau.

Proxima, c'est une galaxie lointaine et c'est ce qui est proche, comme sa propre fille. Le film semble jouer sur ce contraste entre le proche et le lointain, l'intime et le cosmique, qui sont à la fois opposés et miroirs l'un de l'autre ?

Oui. Proxima, c'est aussi la galaxie la plus proche de la nôtre. Dans l'écriture et la mise en scène, je voulais en effet confronter l'infiniment petit et l'infiniment grand, l'immensité de l'espace, confrontée à l'intimité de la famille et à la relation mère-fille.

DOSSIER DE PRESSE





MARDI 18.01.2022
18.30 & 20.45



CAMILLE

BORIS LOJKINE

FRANCE, RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE .

2019 . 90 min. VOSTFR

Jeune photojournaliste éprise d'idéal, Camille part en Centrafrique couvrir la guerre civile qui se prépare. Très vite, elle se passionne pour ce pays et sa jeunesse emportée par la tourmente. Désormais, son destin se jouera là-bas.

SCÉNARIO : Boris LOJKINE et Bojina PANAYOTOVA
MONTAGE : Xavier SIRVEN
IMAGE : Elin KIRSCHFINK SBC
SON : Marc-O BRULLE, Pierre BARRIAUD, Samuel AICHOUN
MUSIQUE : Eric BENTZ

INTERPRÈTES :
Nina MEURISSE (Camille LEPAGE)
Fiacre BINDALA (Cyril)
Bruno TODESCHINI (Mathias)
Grégoire COLIN (François)
Augustin LEGRAND (Stol)
Michael ZUMSTEIN (Michael)
Ousnabee ZOUNOUA (Leila)
Abdouarouf DIALLO (Abdou)

PRIX DU PUBLIC AU FESTIVAL DU FILM DE
LOCARNO 2019

*Témoignage, biographie,
le deuxième film de Boris
Lojkine est tout cela.
Pourtant, il va plus loin
car il soulève un problème
fondamental, celui de la
distance que la photographie
doit établir entre elle et son
sujet. POSITIF*

BANDE À PART

Sur les traces de Camille Lepage, le réalisateur de HOPE tisse un film vivant, vibrant, sur les guerres et le nécessaire regard extérieur, qui prend part, témoigne et porte aux yeux du monde une réalité violente et complexe.

Notes du réalisateur

TOURNER EN CENTRAFRIQUE

Il m'a toujours semblé évident qu'il fallait tourner ce film en République Centrafricaine, là où l'histoire s'était déroulée. Tourner ailleurs, alors que Camille avait donné sa vie pour la Centrafrique m'aurait semblé un non-sens. Le pari peut sembler fou, car la Centrafrique est encore en guerre. Même à Bangui, la capitale, on est souvent réveillé la nuit par des tirs d'armes automatiques. Et l'on n'est jamais totalement à l'abri d'une nouvelle flambée de violence (la dernière, six mois avant le tournage, a paralysé la ville pendant une semaine). Malgré tout j'avais envie d'y croire. J'avais envie de faire ce film avec des gens pour lesquels cette histoire aurait un sens. Et de nourrir le film de tout un réel difficile à reconstituer ailleurs.

En amont du tournage, j'ai monté (avec les Ateliers Varan à Paris et l'Alliance française à Bangui) des ateliers de formation au cinéma documentaire. Dans ce pays quasiment sans cinématographie, dix jeunes Centrafricains ont réalisé dix films qui racontent par dix entrées différentes le quotidien de leurs concitoyens. Certains sont magnifiques et ont eu une belle carrière internationale en festivals. Ces dix jeunes sont devenus mes alliés, ils m'ont aidé à comprendre et à m'appri-

voiser leur pays. Quand l'heure du tournage est venue, je les ai intégrés à mes équipes, ce qui m'a permis d'avoir une équipe mixte, mêlant techniciens locaux et européens. Rétrospectivement, je me dis que je n'aurais jamais pu faire le film sans eux, sans cette complicité qui nous unissait avant que commence le tournage.

Au final, le tournage a été beaucoup moins difficile qu'on n'aurait pu le craindre. Les autorités du pays, voyant le travail accompli pour favoriser l'émergence d'un cinéma centrafricain, nous ont aidés sans réserve. Nous avons pu faire ce qui semblait impensable : bloquer des carrefours, organiser des manifestations sur la principale artère de la ville, reconstituer des scènes de violence. Nous avons pu filmer à l'université qui est un lieu incroyablement cinégénique, ou à la morgue de l'hôpital de Bangui, où quelques années auparavant Camille Lepage avait photographié les victimes des tueries. La population n'a jamais été hostile. Les Banguissois se sont prêtés avec enthousiasme à l'aventure, heureux de participer au tournage d'un film de cinéma, mais soucieux aussi de raconter l'histoire de leur pays. La plupart des acteurs et des figurants avaient vécu directement les événements tragiques de 2013. Ils savaient très bien de quoi il était question. Ils avaient envie qu'on le raconte. C'est cela qui a rendu le film possible. Nous nous sommes sentis chez nous. Et le tournage a pu être ce que je rêvais : une magnifique aventure humaine.



RACONTER CAMILLE

Je ne connaissais pas Camille Lepage. Comme la plupart des gens, j'ai découvert son existence lorsqu'elle est morte. Je me souviens avoir été frappé en découvrant sa photo dans le journal : son visage rieur, ses grosses joues de bébé. Il y avait un contraste saisissant entre ce visage juvénile et les horreurs qui se déroulaient alors dans le pays. D'emblée je me suis senti attiré. Pas par le fait divers mais par elle, Camille, par tout ce que je devinais d'elle.

C'est une fille qui a dû partir au bout du monde pour se trouver. Une fille qui s'intéressait à des populations lointaines, comme moi. Elle était partie faire du photojournalisme, mais elle ne voulait pas être comme ces photographes de guerre qui zappent d'un conflit à l'autre et ne passent dans un pays que le strict minimum de temps pour en rapporter des photos chocs. Elle voulait vivre proche des locaux, loin des hôtels internationaux et des belles villas d'expatriés.

Pour tout cela, je me sens incroyablement proche d'elle.

Camille n'est pas un biopic au sens ordinaire. Ce n'est pas l'histoire d'une immense artiste. Lorsqu'elle est morte à 26 ans, Camille ne faisait de la photo que depuis deux ans. Elle avait très vite progressé, elle était devenue une bonne photographe, elle commençait à trouver son style. Mais son oeuvre était encore à venir. Elle n'a pas eu le temps.

Camille est un récit d'initiation. C'est l'histoire d'une jeune femme idéaliste qui rêve de devenir photojournaliste pour venir en aide à des populations oubliées. Mais en Centrafrique, Camille se retrouve confrontée à une violence à laquelle elle n'est pas préparée. Comment raconter que des gens se mettent à couper leurs voisins à la machette quand on croit à la bonté de l'humanité ? Comment photographier la folie de la guerre quand on aime les gens ? Plongée au milieu de la crise centrafricaine, Camille s'efforce de continuer à faire son travail sans céder au cynisme. Mais est-ce possible ?

Début 2014, lorsqu'elle revient en Centrafrique, Camille décide de s'intéresser aux Anti-balaka, cette milice populaire ultraviolente, décidée à chasser ou tuer tous les musulmans de Centrafrique. Les pho-

tographes, les télécs se sont précipités sur eux, aimantés par leur look incroyablement photogénique, les gris-gris, les coiffures de dingues, leur sauvagerie qui cadrerait si bien avec le vieux cliché d'une Afrique « coeur des ténèbres ». Camille au contraire essaie de retrouver chez eux une humanité. Ces jeunes, elle a l'impression de les connaître. Ils sont victimes et bourreaux à la fois. Des égarés. Dans d'autres circonstances, elle aurait pu être amie avec eux.

Retrouver l'humanité des Anti-balaka va devenir sa mission. C'est sa réponse à la violence de la crise centrafricaine. Sa manière de retrouver le sens.

Cette quête, je la trouve admirable.

Camille alors n'est plus la petite Camille, cette photographe débutante un peu naïve que les autres photographes regardent de haut.

C'est une femme puissante, déterminée, profonde. Une héroïne.

BORIS LOJKINE

Normalien, agrégé de philosophie, auteur d'une thèse sur « Crise et Histoire », Boris Lojkine décide, à l'issue de sa thèse, de quitter l'université. Il reforme les livres et part au Vietnam où il avait vécu précédemment et dont il a appris la langue, pour y vivre l'aventure. Il y réalise deux films documentaires, CEUX QUI RESTENT (2001) et LES ÂMES ERRANTES (2005), deux films qui racontent, côté vietnamien, le deuil impossible des hommes et des femmes dont la vie a été traversée par la guerre. Avec HOPE (2014), sa première fiction, il change de continent pour se plonger dans l'Afrique des migrants. Le film est présenté à la Semaine de la Critique à Cannes et reçoit des dizaines de prix dans les festivals internationaux (notamment 2 Valois au festival d'Angoulême). CAMILLE est son deuxième long-métrage de fiction.

Crèmerie Marcel Petite



Fromages, Vins
Produits régionaux
Épicerie fine

1 rue Sainte-Anne
25300 PONTARLIER
CENTRE-VILLE, RUE PIÉTONNE

03 81 39 09 50

www.comte-petite.com



Pour vos réceptions
mariage, anniversaire, baptême,
banquet, lunch...

DEVIS GRATUIT

85 rue de la République - 25300 PONTARLIER

Tél. 03 81 46 70 70

contact@bonnet-traiteur.com

www.bonnet-traiteur.com



DAVID BILLOD

06 88 56 27 86

19 ter, rue des Ecoissons

25300 PONTARLIER

billod.david@neuf.fr



Emmanuel Chagrot

GRAPHISTE

PRINT & WEB

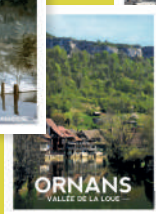
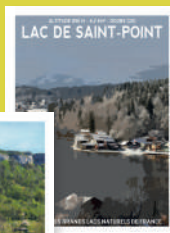
Tél. 06 45 28 28 13

3 Rue de la gare
25650 Maisons-du-Bois

BOUTIQUE EN LIGNE

(Affiches, cartes postales, cyanotypes etc.)

www.lapetitegraphisterie.fr





MARDI 25.01.2022
18:30 & 20:45



EVA

JOSEPH LOSEY

GB. 1962. 109min. VOSTFR

Tyvan Jones est un menteur qui s'est bâti une réputation d'écrivain grâce aux ouvrages de son frère. Arrivant à Venise, il rencontre Eva, dont il tombe follement amoureux. Mais cette dernière a choisi de vivre une vie indépendante, se refusant à aimer et ne voulant pas être aimée. Tyvan se marie avec une autre femme, Francesca, mais aime toujours Eva, ce qui fait de sa vie un enfer.

LES ACACIAS

Sur un air lancinant de Billie Holiday, le portrait d'une séductrice absolue. Adapté de James Hadley Chase, un Losey esthétique et sensuel.

SCÉNARIO : Hugo BUTLER et Evan JONES d'après

l'œuvre de James HADLEY CHASE

MONTAGE : Reginald BECK et Franca SILVI

IMAGE : Gianni DI VENANZO

MUSIQUE : Michel LEGRAND et Billie HOLIDAY

INTERPRÈTES :

Jeanne MOREAU (Eva Olivier)

Stanley BAKER (Tyvan Jones)

Virna LISI (Francesca Ferrara)

Giorgio ALBERTAZZI (Branco Malloni)

Riccardo GARRONE (Michèle)

James VILLIERS (Alan McCormick)

Checco RISSONE (Pieri)

Dans une Venise et
une Rome désertes,
Losey filme le vide des
êtres et les rapports de
force qui les lient. Un
chef-d'œuvre.

TÉLÉRAMA

Le dernier film de Joseph Losey frappe d'abord par son brio : c'est un étonnant et parfois admirable exercice de style, un numéro de corde raide technique ; Losey a travaillé sans filet, si j'ose dire, et il a réussi un tour de force : celui de la photogénie, qui paraît être de plus en plus le dénominateur commun de tout le cinéma moderne et qui est en tous cas l'aspect le plus attachant de notre « nouvelle vague ».

JULES ET JIM et **CLÉO DE 5 À 7** ont, de ce point de vue, fait un disciple. La photographie de Gianni Di Venanzo (l'un des plus grands chefs-opérateurs italiens, celui de **LA NOTTE** et de **L'ÉCLIPSE** entre autres) est absolument superbe : intensément lumineuse mais en même temps sensuelle à force de douceur dans la gamme des gris. Le paysage de Venise en hiver, noyée de brume sous un ciel lourd, se prêtait à des variations plastiques et psychologiques et Losey en a profité avec une habileté qui frôlerait la complaisance s'il ne nous donnait de la cité des Doges, de la lagune et de Torcello une image dénuée de toute préoccupation touristique et d'une beauté qui ne peut laisser insensible. La caméra, lancée dans de perpétuelles virevoltes autour des personnages, explore un décor baroque et luxueux, peuplé d'angelots jésuites et de bibelots ouvragés, de fauteuils profonds et de fourrures soyeuses et où le whisky et les coupures de 10.000 lires coulent à flot. Assurément, **L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD** aussi est passé par là...

Je suis tenté de penser qu'avec **EVA**, Losey

s'est offert une cure de cinéma-cinéma, pour reprendre l'excellente formule de Pierre Billard. Indiscutablement, il s'est donné le plaisir de faire des images, d'écrire un somptueux poème plastique dédié à une femme merveilleuse et à une grande actrice : Jeanne Moreau.

Cette femme, « c'est Vénus tout entière à sa proie attachée » ou, pour prendre un terme de comparaison plus cinématographique, c'est Loulou, la Loulou de Wedekind et Pabst, vouée à la destruction des hommes. Dès qu'il rencontre Eva, l'écrivain Tyvian Jones (Stanley Baker, aussi remarquable que sa partenaire) éprouve pour elle une vive passion, faite de désir physique mais aussi de fascination spirituelle, passion qu'elle tente de décourager aussitôt par des manœuvres dilatoires et humiliantes.

(...) Nous sommes subjugués jusqu'à la dernière minute. Cela grâce à Jeanne Moreau, incontestablement. Dans un personnage moins attachant que celui qu'elle incarnait dans **JULES ET JIM**, elle m'a paru plus à l'aise ici pour déployer ce qu'il y a en elle d'un peu cérébral, d'un peu froid : bel objet de luxe, splendide animal, créature féline, on l'imagine bien se changeant en panthère noire, comme jadis Simone Simon. Elle est suivie pas à pas par une caméra admirative et insatiable qui détaille ses moindres gestes, ses moues, ses regards, la souple liane de son corps, les envols de sa chevelure.

Tout cela est fort beau et la somptuosité plastique de la réalisation fait de **EVA** un film voluptueux.





MARDI 01.02.2022
SÉANCE UNIQUE À 18:30



GRÂCE À DIEU

FRANÇOIS OZON

FRANCE . 2019 . 137 min. VF

Alexandre vit à Lyon avec sa femme et ses enfants. Un jour, il découvre par hasard que le prêtre qui a abusé de lui aux scouts officie toujours auprès d'enfants. Il se lance alors dans un combat, très vite rejoint par François et Emmanuel, également victimes du prêtre, pour « libérer leur parole » sur ce qu'ils ont subi.

Mais les répercussions et conséquences de ces aveux ne laisseront personne indemne.

Grâce à Dieu n'est pas un film ivre de colère. Il est fort, éclairant, responsable, pas antireligieux, terriblement émouvant. Et important.

LA VOIX DU NORD

SCÉNARIO : François OZON
MONTAGE : Laure GARDETTE
IMAGE : Manu DACOSSE
SON : Benoît GARGONNE
MUSIQUE : Evgueni et Sacha GALPERINE

INTERPRÈTES :
Melvil POUPAUD (Alexandre Guérin)
Denis MÉNOCHET (François Debord)
Swann ARLAUD (Emmanuel Thomassin)
Éric CARAVACA (Gilles Perret)
François MARTHOURET (Cardinal Barbarin)
Bernard VERLEY (Bernard Preynat)
Martine ERHEL (Régine Maire)
Josiane BALASKO (Irène)
Hélène VINCENT (Odile Debord)
François CHATTOT (Pierre Debord)

BANDE À PART

À travers un fait d'actualité, François Ozon signe à la fois un grand film politique, incitant à de grands questionnements de société, et un portrait très juste d'hommes fragiles mais jamais faibles.

GRAND PRIX DU JURY, BERLINALE 2019
MEILLEUR ACTEUR DANS UN SECOND RÔLE
POUR SWANN ARLAUD, César 2020

François Ozon

Avec GRÂCE À DIEU, c'est la première fois que vous vous confrontez à un sujet d'actualité, avec autant de personnages...

L'idée de départ était de faire un film sur la fragilité masculine. J'ai souvent mis en scène des personnages de femmes fortes. Là, j'avais envie d'aller vers des hommes qui sont dans l'expression de souffrances et d'émotions que l'on associe traditionnellement au genre féminin, le premier titre du film était d'ailleurs « L'homme qui pleure ». Cette envie a alors croisé l'actualité de l'affaire Preynat. Sur le site de La Parole Libérée, j'ai lu des témoignages d'hommes abusés dans leur enfance au sein de l'Église, dont un qui m'a particulièrement touché : celui d'Alexandre, un fervent catholique qui racontait son cheminement jusqu'à ses quarante ans, âge où il a enfin pu parler. Sur le site, il y avait aussi des interviews, des articles de presse et des extraits de mails qu'il avait échangés avec les instances catholiques lyonnaises, dont le cardinal Barbarin et Régine Maire, chargée de la cellule d'aide psychologique pour les victimes de prêtres. J'ai trouvé ces documents passionnants et j'ai donc contacté Alexandre.

Comment s'est passée la rencontre ?

Il est arrivé avec un dossier, qui contenait ses échanges de mails jusqu'à son dépôt de plainte. J'étais extrêmement touché qu'il me confie ses courriers, dont on entend beaucoup d'extraits dans les voix off du début du film. J'ai d'abord pensé faire de cette matière incroyable une pièce de théâtre, puis finalement un documentaire. J'ai beaucoup vu Alexandre, mené une enquête journalistique en rencontrant d'autres victimes, dont François et Pierre-Emmanuel, ainsi que leur entourage, notamment les femmes, les enfants, les parents, la mère de Pierre-Emmanuel, les avocates de François et Pierre-Emmanuel... Je ne filmais pas mais j'écoutais, je prenais des notes.

Pourquoi avez-vous abandonné l'idée du documentaire pour vous tourner vers la fiction ?

Quand j'ai commencé à parler plus concrètement de mon projet aux victimes, j'ai senti une déception et une forme de réticence vis-à-vis de la forme documentaire. Ils avaient déjà donné tellement d'interviews dans la presse, participé à des reportages, des documentaires à la télévision... En fait ils étaient intrigués qu'un réalisateur de fiction s'intéresse à eux. Et ils avaient déjà fantasmé un film dans l'esprit de **SPOTLIGHT**, de pouvoir devenir des personnages de fiction, incarnés par des acteurs connus. Je me suis alors dit : c'est ce qu'ils attendent de moi et c'est aussi ce que je sais faire... Donc je me suis lancé dans la fiction, avec de l'appréhension, car j'aimais beaucoup les personnes réelles et j'avais peur de ne pas réussir à trouver la manière de les incarner, tout en leur rendant justice.

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

Au début, j'avais parfois envie de tordre cette matière réelle pour qu'elle rentre dans mon scénario. Quand ces hommes victimes racontent leur histoire, ils laissent des zones d'ombre et j'avais tendance à faire des raccourcis. Et puis le nombre de personnages me faisait peur, j'ai eu la tentation de les réduire. Par exemple, de fondre les avocates de François et Emmanuel en un seul personnage pour être plus efficace d'un point de vue scénaristique. Mais ces deux femmes avaient une personnalité et un regard différent sur l'histoire, j'ai donc assumé l'ampleur d'un film collectif et respecté au maximum la réalité des faits et leurs complexités. Pour la première partie, j'ai demandé à Alexandre beaucoup de précisions sur la chronologie de son parcours au sein de l'Église, notamment sur la rencontre avec Régine Maire, sa confrontation avec Preynat. Avec François et Pierre-Emmanuel, c'était plus facile car j'avais leurs dépositions. Et puis pour tous, j'avais leurs mails et leurs témoignages sur le site de La Parole Libérée. Je connaissais leurs mots, leurs expressions. Quand Emmanuel dit à Preynat : « j'étais un enfant... », ce sont vraiment les mots de Pierre-Emmanuel – qu'il a d'ailleurs écrits et non pas prononcés

face à Preynat, comme c'est le cas dans le film.

Avez-vous rencontré le cardinal Barbarin, Régine Maire et Bernard Preynat ?

À partir du moment où j'abandonnais l'idée de faire un documentaire, ça n'avait plus de sens de les rencontrer puisqu'il n'y a aucune révélation les concernant. Les faits et l'enquête, tout ce qui est montré d'eux a déjà été dit et écrit dans la presse ou sur Internet. Je n'ai rien inventé concernant les faits proprement dits. L'important pour moi était de raconter l'intimité d'hommes meurtris dans leur enfance et de raconter l'histoire de leur point de vue de victimes. Concernant la réalité et les réactions de leur entourage, j'ai pris des libertés, tout en restant fidèle à leur parcours et à l'esprit de leur témoignage. C'est pour ça que je n'ai pas gardé leur nom de famille, ils sont devenus des héros de fiction au contraire du cardinal Barbarin et du père Preynat.

Comment est venue l'idée de construction du film comme un passage de relais entre trois personnages ?

Tout simplement de la réalité, de ce qui s'est passé. Très vite, je me suis rendu compte qu'à un moment le parcours d'Alexandre s'arrêtait et que l'histoire continuait sans lui : sa déposition de plainte avait amené le capitaine de police à ouvrir une enquête, à joindre François, qui du coup créait l'association La Parole Libérée, ce qui lui permettait ensuite de rencontrer Emmanuel. Il y avait comme un effet domino. Le film commence par un combat individuel, Alexandre face à l'institution. Puis il passe le relais à François, qui crée un collectif. Et de ce collectif surgit une nouvelle victime, Emmanuel.

Alexandre et François s'imposaient de manière évidente du fait de leur rôle au sein de l'affaire. Emmanuel est davantage « une victime parmi d'autres »...

Le choix du troisième personnage était effectivement moins évident car il y avait beaucoup d'autres victimes possibles. L'important pour moi était la progression dramatique, que l'émotion et la douleur soient différentes d'un personnage à l'autre et expriment des facettes et des répercus-

sions différentes de l'affaire sur l'Église et dans l'intimité des personnages. Après Alexandre et François, issus de milieux aisés, installés avec une compagne, des enfants et un travail, il me semblait intéressant que mon troisième personnage soit moins intégré socialement, avec une souffrance plus visible psychologiquement et physiquement. Ce sont Alexandre et François qui m'ont parlé de Pierre-Emmanuel, me précisant qu'il venait d'un autre milieu social, qu'il avait une vulnérabilité et une sensibilité à fleur de peau. Je l'ai donc rencontré et il m'a beaucoup touché. Pour écrire son personnage, renommé Emmanuel, je me suis inspiré aussi d'autres témoignages de victimes en grande souffrance. Je voulais que l'on ressente que ce personnage a une violence sourde en lui, qu'il est meurtri dans son corps, qu'il est épi leptique – ce qui n'est pas le cas de Pierre-Emmanuel dans la vie. Toute la gageure du film était que le spectateur s'attache à chaque nouveau personnage qui entre en scène. Il s'agit de variations sur le même thème, qui j'espère s'enrichissent d'une partie à l'autre.

Pensez-vous que ce film pourra contribuer à faire bouger les choses ?

J'ai montré le film à un prêtre qui m'a dit : « ce film peut être une chance pour l'Église si elle s'en empare, pour assumer enfin la réalité de la pédophilie et l'affronter une fois pour toutes. » Espérons...



DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE ...



cinéma
ROYAL
Sainte-Croix

Le **CINÉ-CLUB DU LOCLE** a été fondé en 1970. Depuis cette date, il projette une quinzaine de films par saison dans la salle du Casino. S'il a compté jusqu'à 300 membres durant les premières années de son existence, ce nombre s'élève aujourd'hui autour de 120. Le public actuel est essentiellement constitué de quarantenaires et plus. Les films projetés sont au format numérique depuis 2013 et parfois encore en 35 mm. et en version originale, sous-titrée, quand il ne s'agit pas du français. Le but du Ciné-Club est de présenter à son public une programmation large, allant du documentaire au film de fiction, du film d'anthologie aux créations récentes, du film suisse aux productions des confins, du dessin animé au film expérimental. Les projections ont lieu d'octobre à avril, tous les 15 jours, le mercredi soir en général.

Programmation à venir :

12 JANVIER 20H30

AGA, Bulgarie, VOSTFR

28 JANVIER 20H30

QUEEN AND SLIM, USA, VOSTFR

2 FÉVRIER 20H30

LA VIE INVISIBLE D'EURIDICE GUSMAO

Brésil, VOSTFR

Retrouvez notre programme sur notre site Internet

www.cineclub-lelocle.ch

LE CINÉMA ROYAL DE SAINTE-CROIX ET...

SA PROGRAMMATION DIVERSIFIÉE

Chaque semaine près de cinq films différents pour tous les publics.

Cinéma indépendant, fictions et documentaires, grand public, famille, d'art et d'essais...

Soixante événements annuels, rencontres avec des cinéastes, soirées thématiques, etc.

SES CONSOMMATIONS EN PRIX LIBRE ET SOLIDAIRE

SES BILLETS SUSPENDUS DISPONIBLES DANS LE HALL D'ENTRÉE

offerts par ceux qui en ont les moyens à ceux et celles qui ne les ont pas...

Retrouvez le programme du
Royal sur le site Internet
www.cinemaroyal.ch

... ET AU CINÉMA OLYMPIA DE PONTARLIER

LUNDI 13 DÉCEMBRE 20H45

C'EST TOI QUE J'ATTENDAIS

Documentaire de
Stéphanie Pillonca

Soirée échange sur l'adoption

VEND. 17 DÉCEMBRE 20H45

LYNX

Documentaire de
Laurent Geslin

Soirée échange en présence
du réalisateur

12, 19, 26 DÉCEMBRE 11H

CINÉKID

LE NOËL DE PETIT LIÈVRE BRUN

Programme de 4 courts métrages
À partir de 3 ans

www.cinema-pontarlier.fr



MARDI 08.02.2022
18:30 & 20:45



L'INSULTE

ZIAD DOUEIRI

FRANCE-LIBAN-BELGIQUE-CHYPRE-USA
2017 . 112 min. VOSTFR

A Beyrouth, de nos jours, une insulte qui dégénère conduit Toni (chrétien libanais) et Yasser (réfugié palestinien) devant les tribunaux. De blessures secrètes en révélations, l'affrontement des avocats porte le Liban au bord de l'explosion sociale mais oblige ces deux hommes à se regarder en face.

.....
SCÉNARIO : Ziad DOUEIRI et Joëlle TOUMA
MONTAGE : Dominique MARCOMBE
IMAGE : Tommaso FLORILLI
SON : Guihem DONZEL, Olivier WALCZAK et Bruno MERCIÈRE
MUSIQUE : Éric NEUVEUX

INTERPRÈTES :
Adel KARAM (Toni)
Rita HAYEK (Shirine)
Kamel EL BASHA (Yasser)
Christine CHOUEIRI (Manal)
Camille SALAMÉ (Wajdi Wehbe)
Diamand BOU ABOUD (Nadine)

.....
COUPE VOLPI DE LA MEILLEURE
INTERPRÉTATION MASCULINE POUR KAMEL
EL BASHA, MOSTRA DE VENISE 2017.

*La force du film
de Ziad Doueiri
est de mettre au
jour la violence et la
haine dans le cadre
d'un tribunal, où la
réalité historique
prend une valeur
symbolique.*

LE FIGARO

Ziad Doukiri

On peut imaginer que le point de départ de L'INSULTE vient d'un constat porté sur la société libanaise...

Non, plus prosaïquement, le point de départ du film est un incident qui m'est arrivé, il y a quelques années, à Beyrouth. J'ai eu une dispute avec un plombier, quelque chose de banal, mais très vite le ton est monté et j'ai eu des mots à son adresse qui sont à peu près ceux du film. L'incident aurait pu être anodin, mais l'inconscient n'est pas anodin : pour qu'on en arrive à ces mots, cela veut dire que l'on a touché à des sentiments intimes, des émotions très personnelles. Joëlle Touma, la scénariste du film, était présente ce jour-là, elle m'a convaincue de présenter mes excuses. Ces excuses, le plombier ne les a pas acceptées, j'ai fini par aller les présenter chez son patron qui en a profité pour le virer, pour d'autres raisons, et je me suis retrouvé à prendre immédiatement sa défense. J'y ai vu un point de départ intéressant pour élaborer un scénario.

C'est très concret...

Oui, car j'y ai trouvé immédiatement toutes les dynamiques à partir desquelles se construit une histoire. Ce film s'est bâti ainsi, sur un engrenage. Je commence toujours mes films par une tension, un incident, j'essaie d'en voir les enchaînements. Je pars toujours de mes personnages, qui ils sont au début du film et qui ils deviennent une fois le film terminé. Là, en partant de ce conflit, j'avais deux personnages principaux : Tony et Yasser. Tous deux ont des failles, leur passé respectif présente une série d'obstacles internes. Il y a un climat extérieur chargé, électrique : le personnage de Tony, porte en lui un secret, quelque chose qu'il a vécu et dont personne ne veut parler. C'est tabou, et il ressent cela comme une injustice. Yasser lui aussi rencontre des obstacles : il se méfie, par expérience, de la justice.

Trente ans après la fin de la guerre civile,

où en sont les différents acteurs de la société libanaise ? Arrivent-ils à dépasser les antagonismes qui furent les leurs durant les quinze ans d'une guerre civile commencée en 1975 et terminée en 1990 ? La guerre du Liban s'est terminée en 1990 sans vainqueurs ni perdants : tout le monde a été « acquitté ». L'amnistie générale s'est transformée en amnésie générale. On a mis la poussière sous le tapis, comme on dit. Mais sans ce travail de mémoire, on ne cicatrisera pas.

C'est ainsi que vous en êtes arrivé à un "film de procès"?

Le film de procès permet, sur le plan de la dramaturgie, de mettre deux antagonismes dans une même salle. Tu peux filmer leur confrontation, dans un face-à-face. C'est une sorte de western moderne, rejoué dans un huis clos. C'est ce que j'ai eu envie d'essayer, étant donné que le film décrivait une forme de duel entre Tony et Yasser.

A quel point un film de procès sur le Liban est aussi pour vous un film personnel ?

Notre passé nous aide inconsciemment à écrire une histoire, c'est obligatoire. La justice a toujours été très importante pour moi, je viens d'une famille d'avocats, de juges, ma mère est avocate, et elle est devenue la conseillère juridique sur ce film. D'ailleurs, qu'est-ce que nous avons dû batailler au moment de l'écriture du scénario ! Elle est très maligne, ma mère, elle est terrible ! Elle a beaucoup travaillé à faire acquitter le Palestinien dans le film (rires). Plus sérieusement, Joëlle comme moi connaissons intimement l'histoire de la guerre du Liban, le prix payé par chacune des parties. Elle et moi, c'est intéressant à noter, venons de familles aux convictions politiques et à l'appartenance religieuse différentes. Elle comme moi avons été élevés avec certaines idées. Joëlle vient d'une famille, chrétienne phalangiste, et moi d'une famille sunnite, qui a défendu la cause palestinienne, de façon là aussi très virulente. Puis nous avons, jeunes adultes, essayé au fur et à mesure des années de comprendre le point de vue de l'autre. On a chacun accompli un pas vers l'autre, mené un chemin solitaire pour trouver un équilibre, une forme de justice, dans

cette histoire libanaise qui n'est ni blanche ni noire, dans laquelle il est impossible de dire voici les bons, voici les méchants.

Ce qui la rend passionnante à raconter ?

Si je devais résumer ce film, ce serait la recherche de la dignité. Chacun de ses deux personnages a perdu son honneur et sa dignité, chacun blâme l'autre, le rend responsable de ses problèmes. **L'INSULTE** est un film résolument optimiste et humaniste. Il montre des chemins possibles pour arriver à la paix.

Ce procès, c'est aussi une psychanalyse des Libanais aujourd'hui

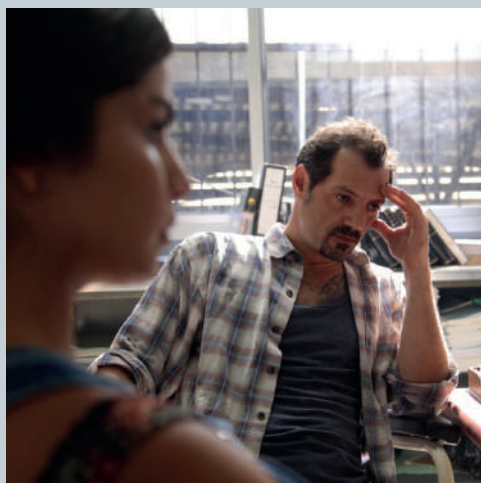
C'est aux Libanais qu'il faut demander cela.

C'est aussi un conflit de génération...

Je vois même dans le film un autre angle : le point de vue des femmes. C'est un film où les femmes prennent le contrôle sur la situation pour la modérer, pour œuvrer au dépassement de cette situation. Imaginez, un jour, si le monde arabe était dirigé par les femmes.

Ce film vous semble compréhensible pour un public non-libanais ?

Oui, car c'est un film à dimension universelle. Yasser et Tony pourrait être d'une autre nationalité, d'un autre pays. Encore une fois, ce film est résolument optimiste et humaniste. Il montre le chemin d'une alternative aux conflits par la voie de la reconnaissance, de la justice et du pardon.



ZIAD DOUEIRI

Né à Beyrouth le 7 octobre 1963, Ziad Doueiri grandit pendant la guerre civile. Il quitte le Liban à 20 ans pour aller étudier aux Etats-Unis. Il obtient une licence en cinéma à l'Université de San Diego et travaille à Los Angeles comme assistant caméra puis chef opérateur. En 1998 il écrit et réalise son premier long métrage, **WEST BEYROUTH**, mondialement récompensé. Depuis, ses films ont été sélectionnés et primés partout dans le monde : **LILA DIT CA**, **L'ATTENTAT** et **L'INSULTE**, qui a remporté la Coupe Volpi du Meilleur Acteur pour Kamel El Basha lors de la dernière Mostra de Venise. Il a également réalisé **SLEEPER CELL** (2006) pour Showtime Network et la saison 1 et 2 de **BARON NOIR** pour Canal +.

Centre image
Tis Observe au regard
à l'échelle de la parole

FORMATION

**DÉCOUVERTE
DE L'AUDIODESCRIPTION**

**UN DISPOSITIF INÉDIT POUR TRANSMETTRE
ET RÉ-INTERROGER LA PÉDAGOGIE DU CINÉMA**

JEU. 13-01-22	9h00 16h30	PONTARLIER (25) PARC DES OUILLONS
--------------------------------	-----------------------	--

Que nous dit le son et qu'est-ce qu'il ne nous dit pas ?

Que nous dit l'image et qu'est-ce qu'elle ne nous dit pas ?

« L'audiodescription se fonde sur la description des éléments visuels que la bande son, à elle toute seule, ne permet pas de percevoir. Ce texte descriptif, son interprétation et son enregistrement, son montage et sa diffusion, mixés ou non avec les sons du film, constituent la version audiodescrite du film. Elle doit permettre de saisir le projet de cinéma d'un auteur ».
(Marie Diaigne)

PROGRAMME

Ateliers pratiques afin d'expérimenter le lien entre transmission du cinéma et version audiodescrite d'un film : jeux d'écoute, puis écriture d'audiodescription de courtes séquences en groupes.

Présentation de situations concrètes
d'ateliers menés avec des publics divers, afin d'explorer les potentialités pédagogiques de l'audiodescription.

INTERVENANTE : Marie Diaigne

Après avoir découvert le montage, Marie a écrit des scénarii de films documentaires. Elle est engagée depuis vingt-cinq ans dans la transmission du cinéma. Réalisatrice de versions audiodescrites, elle a fondé en Bretagne L'Oeil Sonore/Le Cinéma Parle, une structure dédiée à l'audiodescription.

**FORMATION OUVERTE AUX PROFESSIONNELS
ACTIFS DANS L'ÉDUCATION AUX IMAGES :**
médiateurs culturels, animateurs, réalisateurs,
multimédiateurs, enseignants...

GRATUIT, SUR INSCRIPTION

clementine.mcre@centre-image.org • 06 36 20 98 38 • www.centre-image.org



MARDI 15.02.2022
18:30 & 20:45



IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST

LARISSA SADILOVA

RUSSIE . 2019 . 80 min. VOSTFR

Printemps, été, automne, hiver. Les jours s'égrènent harmonieusement dans un paisible village de Russie. Anna prend chaque semaine le bus pour aller vendre ses tricots à Moscou. Mais elle en descend après quelques virages. Le même jour, son voisin routier va charger son camion pour une longue semaine de voyage. Il s'arrête lui aussi immuablement à la sortie du village... Désir, amour, suspicion et badinage, rien ne peut rester longtemps secret...

SCÉNARIO : Larissa SADILOVA
MONTAGE : Larissa SADILOVA et Gleb DRAGAYTSEV
IMAGE : Anatoly PETRIGA
SON : Rustam AKHADOV

INTERPRÈTES :
Egor BARINOV (Egor)
Yury KISILYOV (Yura)
Kristina SHNAIDER (Anna)
Maria SEMYONOVA (Tamara)

*L'irruption du documentaire
et de son lot de personnages
anonymes apporte une
profondeur inattendue à ce
qui semblait être une simple
chronique, en ayant la vertu de
faire dévier certaines scènes
des rails qu'elles semblaient
emprunter.*

LES CAHIERS DU CINÉMA

Note d'intention

Le sujet de ce film est basé sur une histoire vraie. J'ai moi-même connu un couple d'amoureux similaires aux personnages. Leur unique occasion de passer un moment ensemble étaient les allers-retours en camion entre Briansk et Moscou.

Au début, mon projet était de réaliser un court métrage qui devait faire partie d'une compilation de plusieurs films. Mais au bout de quelque temps, il est devenu évident que cette histoire devait avoir une suite. Nous avons donc décidé de faire un long métrage et je me suis remise à l'écriture du scénario. Je l'écrivais et je n'arrivais pas à savoir comment ça allait se terminer. Vu que je suivais mes personnages qui existaient déjà dans le court métrage, je devais écrire dans un cadre prédéfini. Dans ce film, il y a quatre personnages principaux et chacun d'eux est aussi important pour moi que les relations entre les deux couples.

Les héros du film vivent dans une petite ville russe du nom de Trubchevsk. C'est le troisième film que j'ai tourné dans cette ville très ancienne et riche en histoire. Et en même temps cette ville est très jeune : sur 14 000 habitants, 4 000 sont étudiants ! Dans mon film, cette ville fait partie des personnages principaux, au même titre que les quatre héros.

J'ai plongé mes personnages dans la vie des gens ordinaires. Et c'est justement pour cela que j'ai aussi filmé des acteurs non-professionnels dans le rôle des habitants de la ville de Trubchevsk. J'avais besoin que les acteurs soient à leur niveau.

J'aime beaucoup inventer des tournants inattendus pendant le tournage et filmer ce qui a été écrit la veille et même le jour même. Cela apporte au film un souffle de vie. Parfois, des personnages qui n'existaient pas dans le scénario apparaissaient pendant le tournage. Ils surgissent soudainement et s'intègrent naturellement dans le film.

Quand j'écrivais le scénario je savais déjà que la scène finale du film se déroulerait pendant la fête de la ville. On voulait filmer le 12 juin, jour de la fête nationale russe. Cette fête est célébrée partout en Russie, y compris dans les petites villes. Mais à cause de problèmes techniques, nous n'avons pas pu tourner ce jour-là et avons déplacé le tournage de cet épisode au 17 septembre, jour de la libération de la région de Briansk de l'invasion allemande. Au début nous avons pensé "noyer" nos personnages dans cette fête. On ne devait pas les distinguer des vrais habitants de Trubchevsk. C'est tout ce que nous savions et nous étions dirigés par le courant de la fête. Je ne savais pas comment cette fête se déroulerait car je n'avais jamais participé à cet événement auparavant. C'était très intéressant pour moi de l'observer malgré mon travail sur le tournage. Je voudrais remercier tous ces gens qui nous entouraient sur place et comprenaient très bien de quoi nous avions besoin.

Ce film a été fait sans financement d'État. L'avantage de cette situation est une plus grande liberté de tournage et l'inconvénient réside dans les moyens limités des investisseurs privés par rapport à l'État. C'est ma première expérience de travail dans le cinéma indépendant et je crois que cela me plaît.

LARISSA SADILOVA





MARDI 22.02.2022
18:30 & 20:45



SORRY, WE MISSED YOU

KEN LOACH

GB, FRANCE, BELGIQUE . 2019 . 100 min. VOSTFR

À Newcastle, Ricky et sa famille se battent contre la précarité depuis quelques années. Pourtant, ni Ricky ni son épouse Abby n'ont cessé de travailler. Alors qu'il est temporairement sans emploi, Ricky voit dans l'opportunité de devenir chauffeur-livreur à son compte, avec son propre camion, une formidable occasion de s'en sortir. Abby, aide-soignante à domicile, l'aide à réaliser son projet en vendant sa propre voiture. Mais Ricky doit rendre des comptes à la société de transport qui lui assigne ses courses et contrôle son travail, et finalement sa vie et celle des siens. Commence alors pour toute la famille la spirale infernale des pièges de l'uberisation...

PRIX DU PUBLIC DU MEILLEUR FILM EUROPÉEN AU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE SAINT-SÉBASTIEN 2019.

SCÉNARIO : Paul LAVERTY
MONTAGE : Jonathan MORRIS
IMAGE : Robbie RYAN
SON : Ray BECKETT
MUSIQUE : George FENTON

INTERPRÈTES :
Kris HITCHEN (Ricky)
Debbie HONEYMOOD (Abby)
Rhys STONE (Seb)
Katie PROCTOR (Liza Jane)
Ross BREWSTER (Maloney)
Charlie RICHMOND (Henry)
Julian IONS (Freddie)
Sheila DUNKERLEY (Rosie)
Maxie PETERS (Robert)
Christopher John SLATER (Ben)

C'est un film sans concession, un état des lieux lucide sur une génération sacrifiée sur l'autel d'un capitalisme débridé.

L'HUMANITÉ

ENTRETIEN AVEC

Ken Loach

Comment vous est venue l'idée de **SORRY WE MISSED YOU** ?

Après **MOI, DANIEL BLAKE**, je me suis dit : « Bon, c'est peut-être mon dernier film. » D'un autre côté, quand on visitait les banques alimentaires, pour nos recherches, la plupart des gens qui venaient là travaillaient à temps partiel, avec des contrats zéro heure. C'est une nouvelle forme d'exploitation. Cette économie des petits boulots, comme on l'appelle, les travailleurs indépendants ou intérimaires, la main-d'œuvre précaire, n'ont cessé d'être au cœur de mes discussions quotidiennes avec Paul Laverty. Peu à peu s'est profilée l'idée que ça pourrait faire l'objet d'un autre film – pas vraiment un pendant à **MOI, DANIEL BLAKE**, plutôt un film connexe.

Avez-vous toujours envisagé cette histoire autour de deux axes ?

Non, je pense que ce qui a grandi dans l'esprit de Paul n'était pas seulement lié au degré d'exploitation des travailleurs, mais aussi à ses conséquences sur leur vie de famille et la manière dont tout ça se répercute dans leurs relations personnelles. La classe moyenne parle d'équilibre travail-vie privée quand la classe ouvrière est acculée à la nécessité.

S'agit-il d'un nouveau problème ou bien d'un ancien sous une autre forme ?

Il n'est nouveau que dans la mesure où on y emploie la technologie moderne. La technologie la plus en pointe se trouve dans la cabine du chauffeur, dictant les itinéraires, permettant au client de savoir exactement où se trouve le colis qu'il a commandé et son heure d'arrivée estimée. Il arrivera – s'il s'agit d'un « suivi », comme ils appellent ça – dans un créneau d'une heure. Le consommateur est chez lui à suivre le parcours de ce véhicule dans tout le quartier. C'est un équipement hautement sophistiqué, avec des signaux qui rebondissent sur un satel-

lite, quelque part. Le résultat est qu'une personne se tue à la tâche dans une camionnette, allant d'un point à un autre, de rue en rue, se démenant pour répondre aux exigences de cet équipement. La technologie est nouvelle, mais l'exploitation est vieille comme le monde.

Comment vous êtes-vous documenté ?

Paul a effectué la plupart des recherches, puis on a rencontré des gens. Les chauffeurs hésitaient souvent à se confier : ils ne voulaient pas courir le risque de perdre leur boulot. Les dépôts étaient difficiles à pénétrer. Un homme très serviable, d'un dépôt voisin de là où on a tourné, dont il était le responsable, nous a donné des indications très précises pour l'aménagement du dépôt en lui-même. Les chauffeurs du film le sont presque tous dans la vie ou l'ont été. Quand on tournait ces scènes, ils savaient ce qu'ils faisaient... Ils connaissaient le processus, son fonctionnement, ainsi que les pressions exercées pour que ce soit exécuté rapidement.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé lors de vos recherches ?

Ce qui est étonnant, c'est le nombre d'heures que les gens doivent faire pour gagner décemment leur vie, ainsi que l'insécurité de leur travail. Ils travaillent à leur compte et, en théorie, c'est leur affaire, mais si quelque chose tourne mal, ils prennent tout sur eux. Assez facilement, il peut y avoir un problème avec la camionnette et ils ont des sanctions équivalentes à celles de Daniel Blake s'ils ne sont pas là pour livrer le service. Ils peuvent alors très rapidement perdre beaucoup d'argent. Quant aux aides à domicile, comme Abby, ils sont de sortie pendant douze heures, à faire des visites, et ne perçoivent que six ou sept heures de rémunération sur la base du salaire minimum.

Présentez-nous les personnages de **SORRY WE MISSED YOU**...

Abby est une bonne mère, dans un bon mariage – elle et Ricky sont amis, il y a de l'affection entre eux, ils se font mutuellement confiance et s'efforcent d'être de bons parents. Son souci, c'est d'essayer de s'occuper de ses enfants de la manière dont elle le souhaiterait : elle travaille tellement

dur qu'elle n'est jamais là, donc la plupart du temps, elle doit donner des instructions aux enfants par téléphone. Évidemment, ça a tendance à mal se passer, car les gamins sont des gamins, et elle ne rentre que tard dans la nuit. Elle est tributaire des bus, qui ne sont pas très fréquents, et elle perd beaucoup de temps à attendre aux arrêts de bus.

Qui est son employeur ? D'où vient cette pression ?

Son employeur est une agence. Les soins à la personne sont sous-traités par les communes auprès d'agences ou d'entreprises de soins privées. Celles-ci décrochent le contrat parce qu'elles pratiquent des prix bas. Les autorités ferment les yeux sur le fait que ces prix bas sont basés sur l'exploitation des personnes qui font le travail. Il est beaucoup plus difficile pour les gens travaillant au service d'une entreprise de soins privée de se fédérer en syndicat que pour ceux qui travaillent pour une collectivité locale, qui ont des contrats en bonne et due forme.

Quelles questions soulève le film ?

Ce système est-il viable ? Est-il viable de faire nos courses par l'intermédiaire d'un homme dans une camionnette, qui se tue à la tâche quatorze heures par jour ? Est-ce finalement un meilleur système que d'aller nous-mêmes dans un magasin et de parler au commerçant ? Veut-on vraiment un monde dans lequel les gens travaillent avec une telle pression, des répercussions sur leurs amis et leur famille, ainsi qu'un rétrécissement de leur vie ? Ce n'est pas l'échec

de l'économie de marché, c'est au contraire une évolution logique du marché, induite par une concurrence sauvage visant à réduire les coûts et à optimiser les bénéfices. Le marché ne se préoccupe pas de notre qualité de vie. Ce qui l'intéresse, c'est de gagner de l'argent, et les deux ne sont pas compatibles. Les travailleurs à faibles revenus, comme Ricky et Abby, ainsi que leur famille, en paient le prix.

Ken Loach et son scénariste, Paul Laverty, assument une critique cinglante de la transformation du travail et de la déshumanisation de notre société. Un regard politique qui aurait pu mener à un film à thèse mais dont leur cinéma fait tout autre chose.

Les personnages, broyés par le monstre libéral, sont incarnés par des comédiens époustouflants.

POSITIF



KEN LOACH

Ken Loach est un acteur et réalisateur britannique, né le 17 juin 1936. Élève brillant, il étudie le droit à Oxford. Très intéressé par l'art dramatique, il débute en tant que comédien, avant de devenir assistant metteur en scène au Northampton Repertory en 1961. Dans les années 60, il entre dans le monde de la télévision, et se distingue rapidement grâce à son téléfilm à forte connotation sociale CATHY COME HOME en 1966. Vers la fin des années 60, il commence à réaliser des films pour le cinéma. Il connaît un succès critique et public dans son pays avec son deuxième film, KES, présenté à Cannes à la Semaine de la Critique en 1970. En 1971, FAMILY LIFE est salué par les cinéphiles européens et remporte le Prix FIPRESCI au Festival de Berlin. Ken Loach se consacre essentiellement au petit écran durant les années 70. En 1981, il entre pour la première fois dans la course à la Palme d'or avec REGARDS ET SOURIRES. Les années 90 marquent le triomphe de Loach avec la réalisation d'une série de films populaires à thème social ou historique acclamés par la critique : RIFF-RAFF (1991), CARLA'S SONG (1996), LADYBIRD (1994), etc. Il est d'ailleurs nommé trois fois au Festival de Cannes pendant cette période. Il remporte notamment le prix du Jury en 1990 pour SECRET DÉFENSE et en 1993 pour RAINING STONES. En 2006, il obtient la Palme d'or du 59ème Festival de Cannes pour LE VENT SE LÈVE puis la seconde en 2016 avec MOI, DANIEL BLAKE. Il devient alors le huitième cinéaste à être doublement palmé, et le festival compte 13 fois ses films à Cannes. En 2019, il présente son nouveau film SORRY WE MISSED YOU en Compétition au Festival de Cannes.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2019 | SORRY WE MISSED YOU

2016 | MOI, DANIEL BLAKE

Palme d'Or du Festival de Cannes

2014 | JIMMY'S HALL

2013 | L'ESPRIT DE 45

2012 | LA PART DES ANGES

Prix du Jury au Festival de Cannes / Prix du Public au Festival de San Sebastian

2011 | ROUTE IRISH

2009 | LOOKING FOR ERIC

Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes

2007 | IT'S A FREE WORLD

Prix du Meilleur Scénario au Festival de Venise

2006 | LE VENT SE LÈVE

Palme d'Or du Festival de Cannes

Prix de la Meilleure Photographie aux European Film Awards, Meilleur film et Prix du Public aux Irish Film and Television Awards, Prix Spécial du Jury aux British Independent Film Awards

2004 | JUST A KISS

César du Meilleur Film de l'Union Européenne, Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin

2002 | SWEET SIXTEEN

Prix du Meilleur Scénario au Festival de Cannes

2001 | THE NAVIGATORS

Children and Cinema Award au Festival de Venise

2000 | BREAD AND ROSES

Prix du Jury au Festival de Temecula Valley

1998 | MY NAME IS JOE

Prix d'Interprétation masculine pour Peter Mullan au Festival de Cannes, Prix du Meilleur Réalisateur britannique aux British Independent Film Awards

1996 | CARLA'S SONG

1995 | LAND OF FREEDOM

César du Meilleur Film étranger, Prix FIPRESCI et Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes

1994 | LADYBIRD

Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin

1993 | RAINING STONES

Prix du Jury au Festival de Cannes

1991 | RIFF-RAFF

1986 | FATHERLAND

1981 | REGARDS ET SOURIRES

1971 | FAMILY LIFE

1969 | KES

1967 | PAS DE LARMES POUR JOY

MARDI 04.01.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 20

HONEYLAND, T. KOTEVSKA & L. STEFANO, VOSTFR, PAGE 4

MARDI 11.01.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 21

PROXIMA, ALICE WINOCOUR, VOSTFR, PAGE 6

MARDI 18.01.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 22

CAMILLE, BORIS LOJKINE, VOSTFR, PAGE 8

MARDI 25.01.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 23

EVA, JOSEPH LOSEV, VOSTFR, PAGE 12

MARDI 01.02.2022 / SÉANCE UNIQUE À 18:30

SÉANCE 24

GRÂCE A DIEU, FRANÇOIS OZON, VF, PAGE 14

MARDI 08.02.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 25

L'INSULTE, ZIAD DOUEIRI, VOSTFR, PAGE 18

MARDI 15.02.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 26

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST

LARISSA SADILOVA, VOSTFR, PAGE 22

MARDI 22.02.2022 / 18:30 & 20:45

SÉANCE 27

SORRY, WE MISSED YOU, K. LOACH, VOSTFR, PAGE 24



SALLE ACCESSIBLE AUX PERSONNES HANDICAPÉES,
ET ÉQUIPÉE D'UNE BOUCLE À INDUCTION MAGNÉTIQUE
POUR LES MALENTENDANTS.

